

www.e-rara.ch

Cours d'agriculture angloise

Pictet, Charles

A Genève, 1808-1810

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 8530

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-37277>

Essais et notes sur l' agriculture, [...].

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

et me rendre la vente extrêmement difficile et lente. Pour quelques acres, le profit en est si grand, qu'aucun domaine ne devrait être sans cette ressource.

ESSAIS ET NOTES SUR L'AGRICULTURE,
par J. B. BORDLEY, de Philadelphie.

Chanvre.

LA grande utilité du chanvre, l'avantage qu'à la culture de cette plante de ne point nuire aux autres cultures dans la pratique des agriculteurs américains, l'espèce de certitude d'obtenir une récolte qui vaudra un bon prix, me font donner au chanvre la préférence sur la plupart des cultures accessoires.

Je choisis les lieux bas, les champs plats, soit sablonneux, soit argileux. Lorsque ces terrains ont été bien nettoyés par les labours, puis abondamment fumés, ils peuvent rapporter plusieurs belles récoltes successives de chanvre. Il y a beaucoup de fermiers qui ne croient pas leur terrain d'assez bonne qualité pour produire du chanvre. Je pense que toutes les terres, qui ne sont pas humides, peuvent en donner de belles récoltes. Si elles ne sont pas fertiles, il faut les fumer abondamment.

Il n'y a pas un agriculteur entendu qui ne puisse cultiver et fumer une suffisante quantité de terrain pour obtenir de riches récoltes de chanvre. Pour amener le terrain à un état de propreté parfaite, il ne faut que répéter les labours toutes les fois que les mauvaises herbes reparoissent. Une fois bien purgé d'herbe et bien amendé, le champ peut recevoir plusieurs récoltes successives de chanvre, pourvu que chaque automne et chaque printemps on donne deux labours et hersages, et qu'on fume un peu tous les ans. Si le fermier s'effraie d'entreprendre la culture d'un acre entier avec tant de soins, qu'il essaie le quart de cet espace, et il y recueillera tout ce qu'il lui faudra de chanvre pour les cordes dont il a besoin dans la ferme.

C'est en avril qu'il convient de semer le chanvre sur une terre préparée, ainsi que je l'ai dit. La levée est ordinairement prompte, et la plante couvre rapidement la terre. Les mauvaises herbes se trouvent ainsi étouffées, et l'évaporation de la terre est prévenue. Il ne m'est pas arrivé de voir souffrir mon chanvre de la sécheresse, que dans une seule année où j'avois semé en mai. Je n'ai jamais été obligé d'y faire arracher l'herbe. Ordinairement je recueille de la graine dans les

bords des champs, où les plantes étant plus rares, deviennent beaucoup plus fortes, et où le chanvre est trop grossier.

Le moment où il convient d'arracher le chanvre est celui où les poussières des étamines des plantes mâles commencent à se répandre. Lorsque je fais arracher mon chanvre, je le dépose par paquets dans de l'eau de mer, à quatre pieds sous l'eau. Ordinairement c'est entre le troisième et le quatrième jour, que le chanvre est suffisamment roui. Pour s'assurer du juste point de rouissage auquel il convient de retirer le chanvre de l'eau, on l'examine à la fin du troisième jour, en essayant de le rompre entre les doigts. S'il est encore flexible, le séjour dans l'eau n'a pas été suffisant: s'il est cassant comme du verre, il est à son juste point. C'est alors le moment de le tirer de l'eau, et de le placer sur un plan incliné, les racines en haut, jusqu'à-ce qu'il soit sec. On délie ensuite les faisceaux, pour étendre le chanvre pendant trois ou quatre jours. On le retire alors bien sec, pour le teiller à loisir. J'ai essayé aussi de rouir mon chanvre à la rosée; mais je ne l'ai fait qu'une fois. Les vents le soulevoient et déplaçoient les tiges. Cette méthode demande beaucoup de main-d'œuvre, et la fibre de l'écorce est ensuite d'une force très-inégale.

Lorsqu'on n'a qu'un ruisseau pour rouir son chanvre, il ne faut pas le placer dans le courant même de l'eau ; mais il convient de creuser un petit réservoir qui se remplit à volonté, et se dégorge de même. Lorsqu'on a recueilli le chanvre, les mauvaises plantes repoussent en abondance. On y remédie par les labours d'automne que j'ai indiqués.

Quant à la quantité de semence qu'il convient de répandre sur un espace donné, elle doit varier selon l'objet auquel on se propose d'employer le chanvre. Pour faire des cordes, il faut que la plante soit forte ; et alors je pense que deux bushels par acre sont une quantité suffisante : si l'on veut en faire de la toile, il faut semer trois bushels, et davantage.

Il m'est arrivé, dans une récolte de chanvre qui avoit été semé trop clair, que les plantes devinrent si fortes, qu'il fut impossible de les arracher : on fut obligé de les couper ; et cette pièce de terre offroit un véritable danger pour les bêtes qui pouvoient y pénétrer, ou pour les hommes, sur-tout pendant la nuit, parce que les tronçons des plantes étoient tranchans et solides.

Si l'on compare l'espèce de certitude que

donne le chanvre d'obtenir une belle récolte, avec le danger de non réussite qu'offre la culture du tabac, on doit se dégoûter de plus en plus de cette dernière plante, et donner la préférence au chanvre. Le tabac nettoie la terre, à la vérité; mais il ne la met point à l'abri de l'évaporation: son ombre ne couvre le terrain qu'environ l'espace d'un mois, au lieu que le chanvre couvre la terre d'une manière impénétrable pendant environ trois mois.

Ce seroit, je crois, une bonne méthode que de semer du blé sarrazin immédiatement après le chanvre, pour l'enterrer à la charrue lorsqu'il seroit en pleine fleur. Cet engrais de sarrazin conserveroit, je pense, la fertilité du sol suffisamment pour que le même terrain pût donner annuellement une récolte de chanvre sans addition de fumier. J'entends cependant qu'on ne laisseroit pas grener le chanvre. Les plantes qui portent leur graine à maturité, épuisent singulièrement le terrain. C'est un avantage du chanvre sur le lin: celui-ci se récolte toujours quand la graine est en pleine maturité; aussi épuise-t-il infiniment plus la terre que ne fait le chanvre, quand ce dernier ne porte pas sa graine. On arrache quelquefois le chanvre mâle au commencement d'août, et on laisse en terre le chanvre femelle jusqu'au

milieu de septembre. On a ainsi deux récoltes, au lieu d'une, sur le même terrain, et le sol se trouve appauvri.

Il ne faut point laisser grener le blé sarrazin sur le même terrain que l'on destine au chanvre; et cela, non-seulement par la raison de l'épuisement qui en résulte pour le sol, mais aussi parce que le sarrazin s'égrenne sur le champ, et repousse ensuite. Je l'ai vu s'élever avec le chanvre jusqu'à cinq pieds de hauteur.

Ce qu'il y a de plus désagréable et de plus long dans les procédés qui dépendent de la culture du chanvre, c'est le teillage. C'est un ouvrage d'automne et d'hiver. Les mêmes ouvriers que l'on emploie à préparer les feuilles de tabac, peuvent être occupés à teiller le chanvre: les manouvriers ne sont pas chers pendant la mauvaise saison; et on peut toujours s'assurer que le chanvre sera prêt à vendre au printemps.

J'estime qu'un planteur qui obtient pour quarante dollars de tabac par acre, pourroit recueillir pour soixante dollars de chanvre. Mais le produit du chanvre, fût-il même d'un quart inférieur à celui du tabac, il y auroit encore bien plus de profit dans la culture du chanvre.

Soins

Soins nécessaires pour les fumiers dans les étables et les basses cours.

Pour que l'agriculteur tire le meilleur parti possible de l'exploitation d'un domaine, il faut qu'il embrasse un certain ensemble de détails, de manière que chaque partie de son économie rurale, réponde aux autres, et qu'il en résulte du profit. Il ne doit pas viser seulement à obtenir d'abondantes récoltes, et à les répéter souvent. Il doit principalement s'occuper des moyens de conserver et d'accroître la faculté productive de la terre. Il n'y a qu'à jeter les yeux autour de soi, et voir la culture des fermiers, pour se convaincre que l'économie rurale lorsqu'elle est conduite au hasard, ne peut jamais assurer, pour un terme un peu long, une succession de bonnes récoltes, en conservant la valeur du terrain.

Si les assolemens sont judicieusement établis, le terrain se maintient en bon état, et les récoltes sont abondantes, avec une quantité modérée de fumier; tandis que beaucoup d'engrais et des assolemens médiocres ou mauvais, ne donnent pas un résultat aussi profitable. Mais toujours est-il indispensable pour une bonne agriculture, de donner beaucoup de soin à la formation des engrais. Si les terres

très-fertiles de leur nature, et soumises à de bons assolemens peuvent se passer d'une grande quantité de fumier, on n'en a jamais trop pour les terres médiocres ou stériles. Il y a même de certains assolemens pour lesquels on n'a jamais assez d'engrais, quelle que soit la fertilité de la terre. On l'éprouve dans le Maryland, où les fermiers cherchent continuellement des terres neuves qu'ils puissent épuiser, lorsque les anciennes ne rendent plus rien.

Je crois que les principaux anneaux de la chaîne de l'économie rurale, sont le bon labourage, les bons assolemens, et l'abondance des engrais. Je dois faire quelques observations, relativement à ce dernier article, sur la pratique des fermiers américains.

Il est d'usage de faire les meules de foin dans les prés. Il en résulte plusieurs inconvéniens.

1.^o Il se fait un gaspillage, et il y a une déperdition de fourrage, parce que les bêtes mangent autour des tas, et en foulent aux pieds une partie.

2.^o Le fumier que font les bestiaux n'étant point mélangé de paille, est en quantité relativement petite.

3.^o Cette petite quantité de fumier n'étant

pas arrangée en tas réguliers, l'engrais se dessèche, se perd en partie par les pluies, et le profit en est infiniment moindre pour le sol.

Dans la pratique des Anglois et des Flamands (pratique foiblement imitée dans les Etats-Unis,) les bestiaux sont renfermés dans les étables, et dans des cours. Les engrais se trouvent ainsi ou à l'abri des pluies froides, ou rassemblés en gros tas, dans lesquels la fermentation s'opère convenablement. Voici les avantages de cette méthode.

- 1.° Le fourrage se consomme sans perte.
- 2.° Il se fait moins d'évaporation des suc des engrais.

- 3.° Le fumier se trouvant convenablement mélangé des substances végétales qui servent de litière, la quantité produite est considérable.

Je ne pense pas qu'il y ait d'exagération à affirmer que la quantité produite avec cette dernière méthode est trois fois plus considérable qu'avec l'autre. Mais si l'on suppose que le fumier conserve son influence pendant cinq ans, il en résulte qu'avec la bonne méthode on a quatre-vingt-dix acres, en bon état, et qu'avec la mauvaise méthode on n'en a que trente. Il y a là de quoi faire le cultivateur

riche ou pauvre, selon qu'il suit l'une ou l'autre pratique.

Je crois que M. Young a établi qu'un bœuf bien pourvu de litière, dans l'étable, peut donner douze charretées de fumier dans l'hiver. La quantité d'engrais doit être plus considérable encore pendant l'été, si l'on nourrit en vert, pourvu que la litière soit toujours très-abondante. Je dois remarquer, en passant, que la quantité de fourrage vert qui suffit à cinq bêtes nourries à l'étable, ne pourroit en nourrir qu'une seule si le fourrage étoit pâturé sur place (1). D'ailleurs le terrain qui n'est pas pâturé se maintient sans altération, au lieu que le parcours pétrit et durcit la terre, au détriment des récoltes suivantes. Il faut re-

(1) Il paroît, qu'il y a erreur ou exagération dans cette estimation de la quantité de fumier produit à l'étable, ainsi que dans l'appréciation de l'avantage de nourrir en vert dans les écuries, comparativement au pâturage. On ne voit pas même de quelles récoltes l'auteur veut parler ici : la luzerne et le trèfle ne sauroient être pâturés par les animaux ruminans sans le plus grand danger : ces deux fourrages sont ceux qu'on donne en vert à l'étable avec le plus d'avantage. Il n'y a guères que les vesces d'hiver ou de printemps sur lesquelles on ait pu faire la comparaison dont parle l'auteur.

marquer encore que, dans la méthode de nourrir à l'étable, les bestiaux sont à l'abri des mouches, surtout si l'on a soin de maintenir les étables obscures pendant la chaleur du jour.

Il est fort important que la litière soit toujours abondante dans les étables, dans les cours, et sous les hangards où l'on tient le bétail. Les fermiers Anglois rassemblent avec soin toutes les substances qui peuvent servir à la litière, et les emploient à cet usage. Ils coupent le chaume dans l'arrière saison; ils coupent également les bruyères, et achètent des pailles, autant qu'ils peuvent s'en procurer. J'estime que, pour que la litière soit suffisamment abondante, il faut employer douze quintaux de paille pour chaque bête à cornes, par année. Nos fermiers qui, ainsi que dans tous les pays du monde, suivent la routine de leurs pères, n'ont jamais l'idée d'employer les tiges du maïs comme litière. Il est cependant certain que c'est la meilleure qu'on puisse donner au bétail. Les bestiaux s'amuse à manger tout ce qu'il y reste de vert, et ce qui n'est pas décidément ligneux. Lorsque ces tiges ont été foulées aux pieds, et écrasées elles forment une substance spongieuse qui se charge des sucs du fumier,

Il n'est point d'usage, en Amérique, de couper les chaumes de blé dans l'arrière saison. Quant à moi, je le fais toujours, et je m'en trouve très-bien.

C'est dans le mois de novembre qu'on renferme dans les basses cours, et dans les hangards, les bestiaux qui jusqu'alors ont été libres dans les pâturages. Pendant les six mois d'hiver, il convient que les bestiaux soient à couvert, et toujours couchés au sec, ce qui suppose une litière fréquemment renouvelée.

Il est avantageux à un domaine, et à la rente de son possesseur, qu'il y ait beaucoup de bestiaux sur un espace donné, mais pas plus que cet espace n'en peut aisément entretenir. Il vaut mieux avoir quelques bêtes de moins, qu'une seule de trop. En général, les fermiers Américains ne savent point proportionner la quantité de leur bétail, à leurs ressources de fourrages. Ils croient gagner en ayant une grande quantité de vaches mal hibernées, dont quelques-unes meurent de misère, et qui toutes languissent maigres et foibles, jusqu'à ce que le pâturage les ait rétablies.

Il faut entretenir autant de bestiaux qu'on peut en nourrir abondamment, et en maintenir à l'abri des pluies froides de l'hiver. De tous les animaux de la ferme, le cheval est le

moins profitable et le plus coûteux. Il ronge les pâturages fort raz. Il pétrit et bat le terrain plus encore que les bêtes à cornes. Il mange plus que le bœuf, dans la proportion de cinq à trois. S'il meurt, le fermier perd tout ; au lieu que le bœuf se vend au boucher après cinq ou six années de service.

Pour déterminer la quantité de bétail qu'une ferme peut nourrir, il ne faut pas seulement parler de son étendue, il faut avoir égard à la qualité du terrain, et à la nature de l'exploitation. Un fermier prévoyant et intelligent règle la quantité de ses bestiaux d'après le calcul de ses ressources en fourrages.

Dans le Maryland, les bestiaux sont au pâturage pendant six ou sept mois de l'année, et nourris ensuite pendant les cinq ou six autres mois, uniquement avec du fourrage sec. Il n'y a pas un fermier qui pense aux moyens de se procurer, pour l'hiver, une nourriture verte, pour balancer l'effet des feuilles de maïs et de la paille de blé, sur la santé des bestiaux.

On dit qu'une vache, en Angleterre, a besoin d'une étendue de pâturage qui varie entre un acre et deux. Mais ces pâturages sont artificiels : c'est-à-dire, qu'on y a semé

des graines de prés sur un terrain qui a produit pendant plusieurs années , des récoltes tour-à-tour céréales et améliorantes. On les maintient en prairie ou pâturage pendant plusieurs années, et on les nettoie soigneusement des ronces, et autres mauvaises plantes. La durée de ces pâturages peut varier de dix à vingt ans. Pendant tout ce tems-là, les bestiaux les engraisent de leur fumier. Quoique le vent et le soleil affoiblissent beaucoup l'effet de l'engrais, cet effet est cependant sensible, et peu-à-peu il s'opère une amélioration considérable dans la qualité du terrain.

En Amérique, nous appelons pâturages, les terrains qui, après avoir été épuisés par une succession de récoltes céréales, sans engrais, sont ensuite abandonnés à eux-mêmes, et ne donnent qu'un peu d'herbe de mauvaise qualité. C'est dans de tels pâturages que l'on met pêle-mêle les vaches, les bœufs, les chevaux, et les moutons, dès les premiers jours du printemps, et avant que l'herbe ait même poussé suffisamment. — On les y laisse jusqu'à l'hiver : quelquefois même pendant l'hiver, en sorte que le terrain est pétri et battu si fortement que l'herbe ne peut plus y croître. Alors, on rompt ce pâturage pour recommencer à semer des céréales, et épuiser plus complètement encore le terrain.

La consommation des fourrages en vert, à l'étable, est une méthode qui gagne rapidement en Europe, sur-tout en Allemagne et en Angleterre. Comparons les avantages relatifs du pâturage et de la consommation en vert à l'étable.

Dans le pâturage, il faut un acre et un tiers, à deux acres pour nourrir pendant sept mois une tête de gros bétail. Les soins, pendant le pâturage, sont peu assujettisans et le fumier se trouve tout charié ; mais ce fumier fait peu d'effet, et les allées et venues des bestiaux au pâturage sont sujettes à des inconvéniens, ne fût-ce que la perte du tems.

Dans la nourriture à l'étable, un acre suffit à quatre bêtes à cornes, pendant six mois ; le fumier est bien conservé, et appliqué à la terre dans les momens les plus convenables. Le terrain n'est point pétri ni battu par les pieds des animaux ; ceux-ci sont toujours prêts pour le travail au moment du besoin ; enfin, ils sont entretenus en meilleur état, à consommation égale de fourrage, parce qu'ils ne sont point tourmentés des mouches, et qu'ils sont mieux couchés.

Si l'on objecte contre la nourriture à l'étable, qu'il n'est pas toujours possible de transporter le fourrage vert, parce que les pluies contra-

rient, et que d'ailleurs les sécheresses peuvent retarder ou arrêter la croissance de l'herbe, je réponds qu'il y a une manière de remédier à cette difficulté, beaucoup meilleure que celle du parcours : c'est d'avoir devant soi une certaine provision de foin et de paille : un fermier prudent doit toujours prendre cette précaution.

M. Baker, qui est fort exact dans ses expériences, a nourri jusqu'à cinq bêtes à cornes dans un acre de trèfle. Un autre fermier Anglois a nourri pendant l'été, vingt chevaux et sept vaches, avec sept acres de trèfle. Il a observé pendant le même tems le résultat des opérations de son fermier, et il s'est assuré qu'un seul acre, coupé en vert, avoit entretenu autant de bestiaux que six acres pâturés.

Un des grands obstacles à l'introduction du système de nourrir en vert à l'étable, c'est la paresse des fermiers et des domestiques. Ils ne se représentent pas assez que l'abondance des engrais étant le véritable secret de la bonne culture, on ne sauroit jamais prendre trop de peine pour se la procurer. D'ailleurs, on s'effraie beaucoup trop de la difficulté de cette main-d'œuvre. Un homme et un petit garçon suffisent au travail nécessaire pour fournir la nourriture verte à quarante ou cin-

quante bêtes. Ils fauchent le matin ; laissent le fourrage s'amortir un peu pendant la journée, puis charient le soir. Ils coupent également le soir, pour le lendemain matin. En supposant que chaque opération prenne trois heures, il en reste encore six pour les autres ouvrages dans la journée.

Trente-deux têtes de bétail font trois cent vingt charretées de bon fumier par an. Si l'on compte la somme que vaut ce fumier ; si l'on y ajoute le produit des terres employées à d'autres exploitations, et qui n'auroient servi qu'à faire pâturer les bestiaux, on verra que, même en déduisant les frais des deux personnes occupées, il restera un profit net de 1600 dolars par an. Qui est-ce qui refusera un profit annuel de 1600 dolars pour s'épargner la peine de surveiller ce petit détail ? Or il faut remarquer que lors même qu'on ne nourrirait pas à l'étable, le travail des deux domestiques ne serait pas moins nécessaire pendant l'hiver. Il y a donc bien peu de chose à imputer au système de nourrir en vert.

Je conviens que les gens décidément paresseux, dérangés, ou ivrognes, qui s'absentent souvent de chez eux, qui ne mettent d'intérêt suivi à rien, se rangeront difficilement à un système qui suppose des attentions et des soins ;

mais c'est aux gens sages, prévoyans et avisés, que je m'adresse.

Dans les États qui sont au sud de la Pensilvanie, le sol a été appauvri par les deux principales productions, savoir : le maïs et le tabac. Le maïs étant cultivé sans qu'on y mette jamais d'engrais, est la récolte, de toutes la plus épuisante. On fume le tabac; mais cette récolte demande des soins si multipliés, que toutes les autres cultures lui sont sacrifiées. On bâtit volontiers jusqu'à dix maisons dans une ferme, pour les préparations que le tabac exige; tandis que l'on ne bâtiroit pas une étable pour mettre les bestiaux à couvert, et que l'on n'établirait pas un acre de pré artificiel pour les nourrir. On répète, en attendant, qu'il faut beaucoup de fumier pour faire croître beaucoup de tabac. On en conclut qu'on ne sauroit trop multiplier les bestiaux. On a raison en cela; mais il faudroit aussi pourvoir, en même tems, aux moyens de nourrir un si grand nombre de bestiaux : sans cela, on va à fins contraires. Le planteur de tabac ayant une surabondance de bestiaux mal nourris, fait peu d'engrais, et de mauvaise qualité. Ces bestiaux, exposés aux pluies froides et aux gelées, périssent en grand nombre pendant l'hiver, et sont dans le plus misérable état au printems. On est alors

obligé d'élever chaque année beaucoup de veaux qui sont traités de la même manière.

L'intérêt bien entendu fera tôt ou tard ce que l'humanité auroit déjà dû obtenir des fermiers. On bâtera des étables pour le bétail, on aura des prés artificiels pour nourrir abondamment, et on proportionnera le nombre de ses bestiaux aux moyens de subsistance.

DES DESSÈCHEMENS.

TIRÉ des *Principes et de la pratique de l'agriculture*, par R. FORSYTH.

LA présence de l'eau, ou l'humidité constante du terrain, est très-utile à la végétation; mais sa surabondance est pernicieuse à beaucoup de plantes. Les eaux stagnantes font pourrir les racines des plus précieux végétaux; et il suffit que l'eau croupisse en hiver dans les champs, pour que la terre demeure stérile le reste de l'année. Il en résulte encore, souvent, qu'on ne peut pas labourer quand il le faudroit, et que dans les années pluvieuses, sur-tout, ces pièces ne rendent rien.

Dans les prairies, la stagnation des eaux fait périr plusieurs des meilleures plantes: il n'y a que les moins précieuses qui y résistent.